

Chapitre I

Des cris dans la nuit

« Cours, Marie, cours! Ils vont arriver! Vite! Sauve-toi! »

Elle se retourna, surprise d'entendre la voix d'Adrien. Pourtant, il n'était pas là. Non, il n'y avait personne autour d'elle...

« Adrien? Adrien? Où es-tu? »

Les mots de Marie se nouèrent dans sa gorge. Elle venait de remarquer qu'il faisait nuit, une nuit brumeuse, semée d'étranges lueurs. Malgré cette pénombre inquiétante, elle distinguait un vague décor, celui d'une campagne inconnue, et le son de sa voix se perdait comme face à un immense espace ouvert.

« Adrien?... Adrien? »

Marie commença à trembler. Un silence oppressant l'entourait. Que faisait-elle là, en pleine nuit, sur un chemin sans doute, vu les petits cailloux qui roulaient sous ses pieds? Malgré l'angoisse qui l'envahissait, elle plissa les yeux pour essayer d'apercevoir la forme d'une habitation, un toit, une cheminée... Il devait y avoir quelque chose alentour... Non, rien! La peur s'insinua doucement en elle. La situation était inhabituelle, anormale... Elle se força à respirer lentement pour tenter de calmer les battements affolés de son cœur. Il fallait qu'elle réfléchisse, et vite!

« Surtout, ne pas paniquer! Ne pas paniquer... »

Marie se répétait ces mots comme une litanie magique au pouvoir apaisant. Un peu plus calme, elle tenta d'identifier l'endroit où elle se trouvait. Les ténèbres lui parurent moins denses. À part le chemin caillouteux plus clair que le reste du paysage et quelques formes basses qui devaient être des buissons, Marie ne distinguait rien de plus. Un vent léger, chargé de senteurs diffuses, lui caressait le visage. L'esprit en alerte, elle perçut enfin une rumeur sourde et régulière qui semblait naître de nulle part.

Elle continua à avancer. Sous ses pieds, le sol changea peu à peu de consistance. Les cailloux se firent moins nombreux et la terre plus meuble. Le vent gagna en intensité. Les odeurs se firent plus précises. L'une d'elles surtout s'imposait. Marie s'arrêta un instant; l'air semblait poisseux. Elle marcha encore et découvrit soudain un cordon de dunes. Le bruit sourd et régulier qui l'avait intriguée s'amplifiait au fur et à mesure de sa progression. Maintenant, elle savait! L'océan! Elle se trouvait au bord de l'océan. Le bruit, c'était le ressac! Et ce parfum chargé d'iode et de sel, c'était celui de la marée! Le cœur battant, elle s'élança en avant...

« Non, non! Pas là! »

Paralysée par le nouvel appel de cette voix qu'elle connaissait si bien, elle n'osait plus avancer. Encore une fois, elle se retourna et chercha Adrien. Il ne devait pas être loin, puisqu'il la mettait en garde! Comment faisait-il pour la voir en restant invisible? Mais elle ne le trouva pas, il n'y avait que le vide... toujours... Elle était seule, perdue...

« Adrien... Adrien?... Adrien? où es-tu? J'ai si peur! »

Personne ne répondit, hormis le bruit des vagues. Tant pis! Danger ou pas, elle devait y aller... savoir... Décidée à braver l'interdit, elle se mit à courir à perdre haleine. Mais plus elle courait, plus la terreur l'oppressait. Le front moite d'une sueur glacée, elle tomba brutalement en avant.

Au même instant, des sons gutturaux retentirent sur sa gauche. Marie tendit l'oreille. Il lui sembla que deux personnes discutaient, assez loin d'elle.

Elle n'était plus seule, enfin! Cependant elle n'avait pas reconnu un seul mot de la conversation qui ressemblait davantage à des exhortations ou des recommandations! Et ces gens venaient vers elle! La mise en garde... le danger... c'était eux! Elle s'aplatit sur le sommet de la dune. Le sable frais, chargé de l'humidité de la nuit, se colla sur sa joue. Marie regarda l'océan, mais elle n'aperçut que des vagues sombres qui roulaient bruyamment.

Peu à peu, l'obscurité se fit moins dense, chassée par la clarté du jour naissant. L'océan houleux s'étendait devant elle et venait se briser sur la plage en contrebas. Sur sa droite, Marie pouvait distinguer des toits. Il devait y avoir une ville,

un port peut-être... à bonne distance. Tout à coup, elle vit quelque chose se balancer à la surface des flots, un point minuscule dans le lointain... Non, une multitude de points! Comment avait-elle pu ne pas les remarquer plus tôt? La surface des eaux en était couverte!

« Marie!... Marie, fuis! Ils sont là! Cours! »

Cette fois, Marie entendit à peine ce cri, noyé dans un vacarme assourdissant. Des avions surgirent tels des fantômes, lâchant au passage, dans un sifflement effrayant, des objets bizarres. Les vibrations du sol se communiquèrent à son ventre, se confondant avec ses propres tremblements. Marie eut l'impression que ses membres allaient se détacher d'elle, projetés par le souffle et le choc. Elle se recroquevilla, épouvantée. Des bombes! Du sable la recouvrit après un impact assez proche. L'objectif semblait être le cordon de dunes surplombant la plage. Ses yeux la piquaient... le bruit... Marie se boucha les oreilles de ses mains, la tête dans ses genoux pour éviter les projectiles. Elle tremblait de tout son corps. Les paroles d'Adrien lui revinrent à l'esprit: courir! partir! Maintenant, elle comprenait. Elle aurait dû fuir, mais la terreur la clouait sur place. Les bombardiers firent demi-tour. Marie releva la tête. Alors, dans le petit jour, ses yeux incrédules découvrirent la nature des points flottants: une armada couvrait l'océan!

Cette vision lui rappelait quelque chose, mais quoi! Marie n'arrivait pas à aligner deux idées à la suite.

Partir... Fuir... Trop tard! les navires ouvraient le tir dans sa direction ou plutôt vers les dunes. De nouveaux geysers de sable... Elle allait être touchée... Marie se releva en hurlant et reprit sa course folle. Une force insensée la poussait à rejoindre la mer. Et, tout à coup, elle vit d'innombrables petites embarcations progresser vers la plage. Soudain, des gerbes d'eau jaillirent et il ne resta plus des bateaux que des morceaux éparpillés, poussés par le ressac vers le rivage.

« Des mines! » s'exclama Marie en reculant précipitamment.

Ses mots furent comme un électrochoc. Des mines... Comment pouvait-elle le savoir?

Des barges encore intactes accostèrent; des hommes en

sautèrent, se précipitant sur la plage, courbés en deux. Bruit des bottes dans l'eau, rafales des mitraillettes tirant des dunes... Marie, impuissante, vit les soldats tomber, fauchés par les balles... C'était un flot ininterrompu d'hommes prenant pied sur le rivage et de corps s'entassant. Des morts... des blessés... encore... partout...

« Non... Non, non! » hurla Marie, tétanisée par cette vision d'horreur!

Elle tenta de fuir cette boucherie... mais rien à faire! Son corps ne lui obéissait plus. Pourquoi n'arrivait-elle pas à bouger? Poussée par un sentiment d'urgence, elle s'appuya enfin sur ses bras pour se soulever, mais ses doigts s'enfoncèrent dans un gouffre sans fond, happés par le sable, la dune... Marie glissait... Ses mains griffèrent l'espace au-dessus d'elle, cherchant un appui, une branche, quelque chose à quoi se raccrocher... Soudain, des bottes passèrent au ras de son visage, des ordres brefs furent criés par-dessus sa tête. Cette fois, elle reconnaissait les mots, bien que déformés. Quelqu'un s'effondra devant elle, le casque arraché par l'explosion d'une grenade. Le visage tendu vers elle n'était plus qu'une bouillie sanglante. Marie hurla encore. Du sable s'engouffra aussitôt dans sa bouche...

« Marie, Marie! Réveille-toi! »

Elle ouvrit les yeux. Adrien était penché au-dessus d'elle; il ouvrait et fermait la bouche, pourtant elle n'entendait rien. Son mari sortit un large mouchoir en lin de sa poche de gilet et lui essuya le front, constellé de gouttes de sueur.

« Voyons, ma chérie! Qu'est-ce qui se passe? Tu dormais tranquillement, et, tout à coup, tu as poussé un cri terrible! »

Ahurie, Marie dévisagea Adrien, le docteur Mesnier. Les premières secondes de surprise passées, elle poussa un gros soupir de soulagement en retrouvant le décor familier du salon. Paul et Camille se tenaient juste à côté d'Adrien, dévisageant leur mère avec une certaine inquiétude.

« Que m'est-il arrivé! balbutia-t-elle.

— Tu t'es assoupie quelques instants, voilà tout! Je t'avais prévenue! la taquina Adrien. Ce petit verre de digestif était de trop! Tu n'en bois jamais! Tu as hurlé comme si on t'égorgeait!

— Oui! renchérit Camille. Et tu bougeais les jambes comme si tu courais, en te débattant avec les bras! Tu nous as fait une de ces peurs!

— Oh non! Ne me dites pas ça! gémit Marie. C'est ce cauchemar, aussi... Je m'en souviens trop bien! Moi qui ai horreur de me donner en spectacle... Je suis désolée, vraiment! Félix, j'espère que vous me pardonnerez.

— Je vous en prie, ne vous excusez pas, madame. Cela peut arriver à tout le monde...

— Dis donc, maman, si tu nous racontais un peu cet affreux rêve! demanda Paul. J'aimerais bien en savoir plus.»

Marie hésita un peu. Mais elle tenait à justifier sa conduite pour le moins bizarre.

«Eh bien! expliqua-t-elle posément, je me trouvais sur une des plages du débarquement, le matin du 6 juin 1944. Enfin, je ne l'ai compris qu'à la fin du rêve... Mon Dieu, c'était affreux, terrifiant. Les bombes, les mines, les soldats qui s'écroulaient... En fait, mon cher Félix, je crois que le récit que vous avez fait de cette journée historique m'a vraiment impressionnée! Au point de la revivre à ma façon...»

— J'en suis navré! Je vous assure! s'excusa le jeune homme, rouge et mal à l'aise.

— Voyons, Félix, vous n'avez rien à vous reprocher! rétorqua le docteur Mesnier. Ma femme est très émotive, voilà tout! Pourtant elle était la première à vous questionner sur le sujet pendant le dîner! Elle voulait tout savoir, et voilà le résultat! »

Félix retrouva le sourire. L'invité-surprise de Noël était un Québécois, ami de Paul. Ce jeune homme faisait partie de la 3^e DI commandée par Keller. Ses soldats avaient débarqué sur la plage de Courseulles-sur-Mer, sous le tir nourri des batteries allemandes qui les fauchait sans relâche. Nombreux avaient été ceux qui avaient péri dès leur descente des barges. Félix avait été un des survivants de cette boucherie. Il en resterait sans doute à jamais marqué.

Dès que Camille avait appris par son frère qu'ils avaient

l'honneur d'accueillir sous leur toit un héros d'outre-Atlantique, elle n'avait pas lâché Félix de toute la soirée, le pressant de mille questions. Félix, très ému chaque fois qu'il évoquait le jour J, leur avait raconté les événements tels qu'il les avait vécus. La force de son évocation avait de quoi frapper des âmes sensibles. Pendant qu'il parlait, ses yeux fixaient un point lointain, comme s'il était toujours là-bas... au milieu de ses frères d'armes. Camille, subjuguée, était restée pendue à ses lèvres. Ce jeune homme la fascinait littéralement. Non seulement il était très séduisant, mais il possédait deux atouts qui faisaient défaut aux garçons d'Aubazine : l'attrait de la nouveauté et l'inimitable accent canadien!

« Maman, si tu prenais une tasse de café, proposa Paul. Rien de tel pour reprendre ses esprits! »

Marie se redressa un peu et arrangea ses boucles d'un brun doré du bout des doigts.

« Je veux bien, Paul! Je suis encore tout émue!

— Madame, s'enquit soudain Félix, j'ai une requête à vous soumettre. Je vois bien que vous êtes une femme sensible et éprise de justice. Alors, si vous abordez un jour le sujet du débarquement en leçon d'histoire, n'oubliez pas d'évoquer l'action des Canadiens. Bien que moins nombreux que les Américains ou les Anglais, nous n'avons cependant pas failli. Juno Beach en garde le souvenir! Il y eut aussi le 1^{er} bataillon de parachutistes canadiens commandé par le colonel Bradbrook. N'hésitez pas à parler du courage exemplaire de tous ces soldats morts pour la France! Anglais, Américains, Français, Canadiens comme moi, nous étions tous unis dans une volonté commune : lutter contre le nazisme en faisant reculer les troupes allemandes. Et nous avons réussi! Le combat fut difficile et les pertes trop lourdes, mais quelle victoire! L'accueil des Français fut magnifique. Dans chaque hameau, village, ville... la population nous acclamait! Paris ne sera jamais allemande! Quelle belle ville... Paris! C'est Paul qui me l'a fait visiter!

— Après votre convalescence, je suppose! » demanda Marie.

Félix donna une bourrade à son ami. Les deux jeunes gens échangèrent un regard complice et embarrassé.

Camille ne remarqua rien, trop excitée par ce nom de Paris qui résonnait à ses oreilles comme une promesse de fête. Elle s'exclama, les yeux brillants :

« Papa m'y emmènera pour mes quinze ans... Je visiterai le Louvre, Notre-Dame, le Sacré-Cœur! »

Adrien caressa la joue de sa fille, puis prenant un air grave il lui déclara :

« Je n'ai pas oublié, ma Camille! Et toi, grâce à Félix, tu sais maintenant quel tribut a été payé pour notre liberté et la conservation de nos trésors nationaux. Bien, parlons d'autre chose, sinon ma femme chérie va me gratifier de nouveaux cauchemars cette nuit!

– Oh non! s'écria Marie.

– N'y pense plus, maman! protesta sa fille.

– Paul, tu ne nous as pas raconté les circonstances de votre rencontre, à Félix et à toi! » déclara alors Marie qui, elle, avait noté l'embarras des jeunes gens.

Son fils toussota, mal à l'aise. Résistant durant l'Occupation, il avait rejoint le maquis corrézien. Sa mère le savait, mais ni son mari ni son fils ne lui avaient donné de détails à leur retour. Le jeune homme chercha de l'aide auprès de son beau-père. De son regard bleu, Adrien l'encouragea à parler.

« Disons, maman, commença Paul, que je ne t'ai pas tout raconté. Ce 6 juin 1944, je faisais partie des Français parachutés en Bretagne pour des actions de sabotage. Les Alliés avaient besoin de nous, *l'Armée des ombres*. Quelques jours plus tard, j'ai rencontré Félix. Leur division se dirigeait vers Carpiquet, à l'ouest de Caen. Leur objectif était l'aérodrome. Nous avons sympathisé. Quand j'ai été blessé, c'est lui qui m'a conduit à l'hôpital le plus proche, au péril de sa vie. »

Félix baissa la tête, l'air gêné. Marie s'approcha du jeune Canadien, le dévisagea longuement avant de le prendre dans ses bras.

« Merci, Félix! Merci de tout cœur! Et vous me l'aviez caché! Grâce à votre courage, mon fils est sain et sauf. Je vous en serai toujours reconnaissante! Considérez cette maison comme la vôtre: elle vous est ouverte à l'avenir, aussi souvent qu'il vous plaira! »

Se tournant vers Paul, Marie chuchota, d'un air désolé :

«Alors, tu as été blessé en Normandie et non pas dans le maquis corrézien! Pourquoi m'avoir menti, Paul!

— Maman, si tu avais su que j'étais parti en Angleterre rejoindre ceux qui luttèrent aux côtés du général de Gaulle et d'Eisenhower, tu te serais tellement tourmentée! Et puis, un résistant ne devait divulguer aucune information, même pas à sa famille!

— Mais enfin, Paul, je suis ta mère! J'avais le droit de savoir! Et toi, Adrien, tu étais au courant!

— Ma chérie, c'est du passé! J'étais tenu au secret. Le plus important est qu'il soit en vie, n'est-ce pas?

— Maman, Adrien a raison! s'exclama Paul. Je suis là, entier et bien vivant. Et puis, comme dit Nanette, à quelque chose malheur est bon! J'ai rencontré Félix, mon frère d'armes et mon sauveur. Tu devrais l'écouter parler de son pays! Cela te ferait oublier les affres du débarquement!

— Paul a raison! assura Félix. Quand je décris le Canada, je ne peux plus m'arrêter. Et sachez que si vous avez envie de voyager, je serai heureux de vous accueillir à Trois-Rivières, une charmante petite ville. Je vous ferai visiter Montréal, Québec... et je vous montrerai le Saint-Laurent, le Saguenay! Qui sait si certains de vos ancêtres n'ont pas, eux aussi, remonté son cours, prêts à poser le pied sur cette terre inconnue! Ah, franchement, il est si beau, mon pays, avec ses immenses forêts, ses grands lacs, ses sommets enneigés... La nature y est encore préservée; il n'est pas rare d'apercevoir des ours, des orignaux, des loups... Toute la faune dont parlent les romans évoquant la vie mouvementée des trappeurs et des premiers colons.»

Camille eut presque envie d'applaudir. Enthousiasmée, elle s'imaginait déjà débarquant au sein de contrées inconnues où l'aventure l'attendrait...

«Papa, maman! Nous irons, n'est-ce pas? Ce serait merveilleux de quitter la France, surtout pour moi. Puisque Félix nous invite...»

Marie, épuisée, se contenta de dire, d'une voix douce :

«Nous verrons, Camille, nous verrons! Quelle soirée agitée! Maintenant, je pense qu'il est temps d'aller dormir. Bonne nuit, Paul! À demain, Félix!

– Tourlou!» leur lança ce dernier.

Marie, Camille et Adrien, sidérés, se figèrent sur les premières marches de l'escalier. Leur expression médusée déclencha un fou rire chez Paul.

«Ah! j'ai oublié de vous dire que nos voisins d'outre-Atlantique ont une drôle de manière de saluer. On se dit au revoir comme ça, avec le "tourlou", typiquement canadien. Ce simple mot vous offre amitié, sincérité et tout ce qu'il peut y avoir de plus sympathique! C'est assez original, non?»

Les membres du clan Mesnier échangèrent alors des clins d'œil complices et, tous en chœur, s'exclamèrent :

«Tourlou, Félix!»

Camille pouffa de rire, mais Marie, la main sur la bouche, se tourna vers la porte de l'ancien salon transformé en chambre. Elle souffla :

«Chut! Chut! J'avais oublié notre Nanette. Il ne faudrait pas la réveiller! Une chance qu'elle se soit couchée tôt ce soir, sinon elle aurait encore ronchonné. Notre brave vieille Nane ne veut plus entendre un seul mot sur la guerre.»

Dans le silence revenu, chacun regagna sa chambre. Bientôt, la solide demeure du docteur Mesnier, sur la grand-place du bourg, fut plongée dans l'obscurité.

Marie fut longue à s'endormir. Encore bouleversée par son cauchemar, elle songeait à cette guerre atroce qui avait endeuilé le monde entier et fait basculer le destin du pays. Elle avait le cœur lourd, l'âme tourmentée... Des mots familiers lui revinrent alors en mémoire :

*Les sanglots longs des violons de l'automne
Bercent mon cœur d'une langueur monotone...*

Ce poème de Paul Verlaine, qu'elle avait fait apprendre bien souvent à ses élèves, lui donna une soudaine envie de pleurer. Ces deux vers avaient servi de message codé diffusé par la BBC pour annoncer le débarquement des Alliés en Normandie. À leur écoute, les Français avaient vibré d'une folle espérance : on venait les délivrer! Dans tous les foyers de France, du moins ceux qui possédaient une radio,

l'impatience avait gagné les cœurs tandis que, sur les côtes atlantiques, une vive angoisse montait.

Marie se tourna vers la table de chevet et attrapa son mouchoir, plié dans le tiroir. Adrien, déjà assoupi, se réveilla à demi. Surpris, il demanda :

« Eh bien, encore un mauvais rêve, ma chérie!

– Non, ne t'inquiète pas. J'ai juste un peu de mal à m'endormir. »

Adrien l'attira vers lui. Elle se blottit contre sa poitrine, sa tête calée dans le creux de l'épaule. Il caressa l'ovale si harmonieux de son visage quand ses doigts sentirent la trace de larmes sur les joues de sa femme.

« Mais... tu pleures!

– C'est fini! Je pensais à la guerre... Mais à présent, je vais oublier et regarder devant nous! »

Rassuré, Adrien l'enlaça tendrement, puis ses lèvres cherchèrent celles de Marie. Ils s'embrassèrent...

Le clocher d'Aubazine sonna une heure.